



La barrée et la poudrée : deux robes pour une même race.

VACHES FERRANDAISES

La bâtarde redresse le museau

Au début de la décennie, la ferrandaïse, jadis vache de la basse Auvergne, paraissait condamnée à disparaître. Elle est aujourd'hui sauvée, sans plus. Mais la nouvelle donne économique devrait favoriser sa renaissance.

« DITES-MOI, c'est quoi, ces vaches plutôt blanches, avec des grandes taches qui tirent sur le roux ?

— Des ferrandaïses.
— Et celles-là, blanches avec plein de petites taches, qui ressemblent un peu à des éclaboussures d'encre ?

— Ce sont aussi des ferrandaïses.

— Vous plaisantez ?
— Pas du tout. Les premières sont des barrées, les secondes des poudrées. Et, si vous voulez tout savoir, il existe, dans chacune de ces deux catégories, des rouges, et des noires.

— Des vaches qui appartiennent à la même race, sans avoir la même robe, c'est drôle, non ? »

Enfin, drôle, pas tant que ça. Car là réside peut-être le handicap majeur d'un animal qui a failli disparaître à la fin de la dernière décennie, après avoir régné presque sans partage sur la basse Auvergne, jusqu'au début du XX^e siècle.

LA BARRÉE ROUGE PREND LE DESSUS

D'ailleurs, cette disparité s'est révélée tellement dérangeante qu'en 1899 on a décidé d'établir un standard



Hervé de Puytaurac : éleveur de ferrandaïses par vocation.

dante. On a donc réuni, à l'ancienne mairie de Clermont-Ferrand, les professionnels de tous poils. En ce temps-là, on préférerait se fier au soleil et à la couleur du ciel, plutôt qu'à l'horloge ou au calendrier. Heureusement, car « trois jours et trois nuits de discussions enfiévrées ont été nécessaires pour trouver un terrain d'entente », raconte

médecine, à l'orée de la sixième (et dernière) année d'études, pour s'en aller élever des ferrandaïses, sur les hauteurs qui dominent Picherande (Puy-de-Dôme), à quelque 1.300 ou 1.400 mètres d'altitude.

Au terme des débats, orchestrés par le docteur Mes-tas, vétérinaire à Rochefort-Montagne (Puy-de-Dôme), on

Est-ce le fait d'une appa- rente bâtardise mal assu- mée ? Toujours est-il que la ferrandaïse a longtemps conservé un côté vache du pauvre.

Bon d'accord, on l'élevait de son mieux, parce que cela s'était toujours fait, et que l'on n'avait, après tout, rien à reprocher à cette brave bête. Mais on n'en n'était pas telle-

Le creux de la vague a été atteint en 1989-1990, où l'on ne comptait plus que 195 femelles et... 3 taureaux.

SAUVÉE, SANS PLUS

Le programme de conservation mis en place par le Parc naturel des Volcans d'Auvergne et l'association de sauvegarde a permis d'enrayer l'hémorragie.

En sept ans, le nombre de femelles répertoriées a plus que doublé, celui des taureaux présents dans les élevages a été multiplié par dix, et le cheptel a sensiblement rajeuni.

La ferrandaïse est donc désormais assurée de ne pas subir le triste sort des races locales disparues à jamais. Mais elle n'a pas non plus connu le développement de la vosgienne, qui est passée de 1.500 à 8.000, dans le sillage d'un fromage à haute valeur ajoutée, le munster. Parc et association aimeraient introduire sélection génétique, contrôles de croisance, et autres ingrédients d'une renaissance organisée. Un réservoir de reproducteurs insuffisant, des moyens financiers quasi inexistantes les en empêchent, et la suppression programmée des

Paroles

Vivre en éleveur et Laqueuille Prugne en apprenant à pouvoir aller p...

« L y avait toujours eu des ferrandaïses à la maison. Quand nous avons voulu faire du lait, nous avons acheté des holstein. Mais je n'ai pas trouvé l'essai concluant. Du coup, je suis revenu à la ferrandaïse, et je n'ai plus que ça. Et tant pis, si l'on nous prend pour des marginaux. »

Agriculteur à Nébouzat, Michel Gauthier élève une quarantaine de vaches laitières et une vingtaine de vaches, toutes ferrandaïses.

Il ne regrette pas d'avoir choisi ce retour aux sources. Ces bêtes qui, certes, « ont du caractère », mais se contentent d'herbe de pâture, de foin et sont réformées à 15 ans, après une bonne douzaine de lactations (soit, trois fois plus qu'une vache spécialisée à haut rendement) lui conviennent fort bien. D'autant qu'à son avis, « il faut absolument conserver son terroir, son identité, c'est l'avenir ».

Voir, à ce sujet, l'exemple des Alpes, « qui ont lié leurs fromages à une race », et s'en portent fort bien.

« ON M'A PRIS POUR UN FOU »

Gérard Prugne n'a pas attendu de devenir exploitant agricole pour faire son choix. Il était encore élève au LEPA de Rochefort-Montagne lorsqu'il a clairement annoncé la couleur : il élèverait des ferrandaïses, et rien d'autre.

— Vous plaisantez ?
— Pas du tout. Les premières sont des barrées, les secondes des poudrées. Et, si vous voulez tout savoir, il existe, dans chacune de ces deux catégories, des rouges, et des noires.

— Des vaches qui appartiennent à la même race, sans avoir la même robe, c'est drôle, non ?

Enfin, drôle, pas tant que ça. Car là réside peut-être le handicap majeur d'un animal qui a failli disparaître à la fin de la dernière décennie, après avoir régné presque sans partage sur la basse Auvergne, jusqu'au début du XX^e siècle.

LA BARRÉE ROUGE PREND LE DESSUS

D'ailleurs, cette disparité s'est révélée tellement dérangeante qu'en 1899 on a décidé d'établir un standard, afin d'en finir avec une bâtardise horriblement dégra-



Hervé de Puytaurac : éleveur de ferrandaises par vocation.

dante. On a donc réuni, à l'ancienne mairie de Clermont-Ferrand, les professionnels de tous poils. En ce temps-là, on préférait se fier au soleil et à la couleur du ciel, plutôt qu'à l'horloge ou au calendrier. Heureusement, car « trois jours et trois nuits de discussions enfiévrées ont été nécessaires pour trouver un terrain d'entente », raconte Hervé de Puytaurac, qui a choisi de tourner le dos à la

médecine, à l'orée de la sixième (et dernière) année d'études, pour s'en aller élever des ferrandaises, sur les hauteurs qui dominent Picherande (Puy-de-Dôme), à quelque 1.300 ou 1.400 mètres d'altitude.

Au terme des débats, orchestrés par le docteur Messtas, vétérinaire à Rochefort-Montagne (Puy-de-Dôme), on a décidé que les barrées rouges seraient seules habilitées à revendiquer le titre de ferrandaise.

A l'habillage scientifique de cette décision (la barrée rouge était la seule à comporter deux gènes récessifs, ce qui constituait une preuve de pureté), s'ajoutaient des considérations relevant d'un empirisme discutable. Ainsi les marchands lyonnais ont-ils fortement pesé sur l'issue des débats, en affichant une nette préférence pour les rouges qui, de surcroît « attireraient moins les mouches que les noires ».

UNE VACHE D'ICI

Trois ans plus tard, un herd-book était créé, la norme définitivement officialisée, et le tour semblait joué. En fait, il ne l'était pas vraiment : « La poudrée, relève malicieusement Hervé de Puytaurac, n'a pas disparu, parce que les paysans prenaient plaisir à enfreindre les consignes des chefs. Seulement, quand on parlait de la poudrée, on ne disait pas "c'est une ferrandaise", mais "c'est une vache d'ici" ».

de sauvegarde a permis d'enrayer l'hémorragie.

En sept ans, le nombre de femelles répertoriées a plus que doublé, celui des taureaux présents dans les élevages a été multiplié par dix, et le cheptel a sensiblement rajeuni.

La ferrandaise est donc désormais assurée de ne pas subir le triste sort des races locales disparues à jamais. Mais elle n'a pas non plus connu le développement de la vosgienne, qui est passée de 1.500 à 8.000, dans le sillage d'un fromage à haute valeur ajoutée, le munster. Parc et association aimeraient introduire sélection génétique, contrôles de croissance, et autres ingrédients d'une renaissance organisée. Un réservoir de reproducteurs insuffisant, des moyens financiers quasi inexistantes les en empêchent, et la suppression programmée des aides publiques (790 F par tête sur cinq ans) assombrissent encore un peu plus l'horizon.

Ou plutôt l'assombrissent, car le temps où un élu politique, également responsable professionnel, refusait tout concours public à « une vache agroenvironnementale », semble bien révolu.

Cet homme oubliait sans doute que les agriculteurs vivant de l'élevage d'un troupeau de ferrandaises s'en portent fort bien (voir ci-contre). Il ignorait probablement aussi que la nouvelle donne européenne rendra plus compétitives les races rustiques.

Heureusement, les organisateurs du Sommet de l'élevage savent, eux, anticiper. Ils accueilleront un colloque marquant le 20^e anniversaire de l'association de sauvegarde, durant la matinée du samedi 3 octobre.

Moyennant quoi, la bâtardise devrait bien finir par redresser le museau.

Michel LEMAITRE.
Photos
Jean-Louis BELTRAN.

choisi ce retour aux sources. Ces bêtes qui, certes, « ont du caractère », mais se contentent d'herbe de pâture, de foin et sont réformées à 15 ans, après une bonne douzaine de lactations (soit trois fois plus qu'une vache spécialisée à haut rendement) lui conviennent fort bien. D'autant qu'à son avis, « il faut absolument conserver son terroir, son identité, c'est l'avenir ».

Voilà, à ce sujet, l'exemple des Alpes, « qui ont lié leurs fromages à une race », et s'en portent fort bien.

« ON M'A PRIS POUR UN FOU »

Gérard Prugne n'a pas attendu de devenir exploitant agricole pour faire son choix. Il était encore élève au LEPA de Rochefort-Montagne lorsqu'il a clairement annoncé la couleur : il élèverait des ferrandaises, et rien d'autre. C'était il y a quinze ans : « A cette époque, se souvient-il, on m'a carrément pris pour un fou. On m'a dit : "Mais vous ne tiendrez pas". Or,



La chaîne des puy et le Livradois-Forez sont les deux berceaux de la ferrandaise qui, au temps de sa splendeur, régna sur toute la basse Auvergne, limagnes comprises.



Gérard Prugne : 130.000 litres de lait... et des coûts intermédiaires réduits, avec un troupeau de ferrandaises.

muséum

adis vache de la basse tre. Elle est aujourd'hui ne économique devrait

Le creux de la vague a été atteint en 1989-1990, où l'on ne comptait plus que 195 femelles et... 3 taureaux.

SAUVÉE, SANS PLUS

Le programme de conservation mis en place par le Parc naturel des Volcans d'Auvergne et l'association de sauvegarde a permis d'enrayer l'hémorragie.

En sept ans, le nombre de femelles répertoriées a plus que doublé, celui des taureaux présents dans les élevages a été multiplié par dix, et le cheptel a sensiblement rajeuni.

La ferrandaie est donc désormais assurée de ne pas subir le triste sort des races locales disparues à jamais. Mais elle n'a pas non plus connu le développement de la vosgienne, qui est passée de 1.500 à 8.000, dans le sillage d'un fromage à haute valeur ajoutée, le munster. Parc et association aimeraient introduire sélection génétique, contrôles de croissance, et autres ingrédients d'une renaissance organisée. Un réservoir de reproducteurs insuffisant, des moyens financiers quasi inexistantes les en empêchent, et la suppression programmée des aides publiques (790 F par tête sur cinq ans) assombrissent encore un peu plus l'horizon.

Ou plutôt l'assombrissent, car le temps où un élu politique, également responsable professionnel, refusait tout concours public à « une vache agroenvironnementale », semble bien révolu.

Cet homme oubliait sans doute que les agriculteurs vivant de l'élevage d'un troupeau de ferrandaies s'en portent fort bien (voir ci-contre). Il ignorait probablement aussi que la nouvelle donne européenne rendra plus compétitives les races rustiques.

Heureusement, les organisateurs du Sommet de l'élevage savent, eux, anticiper. Ils accueilleront un colloque marquant le 20^e anniversaire de l'association de sauvegarde, durant la matinée du samedi 3 octobre.

Moyennant quoi, la bâtarde devrait bien finir par redresser le muséum.

Michel LEMAITRE.

Photos

Jean-Louis BELTRAN.

Vivre en élevant des ferrandaies, c'est possible. A Nébouzat et Laqueuille (Puy-de-Dôme), Michel Gauthier et Gérard Prugne en apportent la preuve, tout en regrettant de ne pas pouvoir aller plus loin.

« Il y avait toujours eu des ferrandaies à la maison. Quand nous avons voulu faire du lait, nous avons acheté des holstein. Mais je n'ai pas trouvé l'essai concluant. Du coup, je suis revenu à la ferrandaie, et je n'ai plus que ça. Et tant pis, si l'on nous prend pour des marginaux. »

Agriculteur à Nébouzat, Michel Gauthier élève une quarantaine de vaches laitières et une vingtaine de velles, toutes ferrandaies.

Il ne regrette pas d'avoir choisi ce retour aux sources. Ces bêtes qui, certes, « ont du caractère », mais se contentent d'herbe de pâture, de foin et sont réformées à 15 ans, après une bonne douzaine de lactations (soit trois fois plus qu'une vache spécialisée à haut rendement) lui conviennent fort bien. D'autant qu'à son avis, « il faut absolument conserver son terroir, son identité, c'est l'avenir ».

Voir, à ce sujet, l'exemple des Alpes, « qui ont lié leurs fromages à une race », et s'en portent fort bien.

« ON M'A PRIS POUR UN FOU »

Gérard Prugne n'a pas attendu de devenir exploitant agricole pour faire son choix. Il était encore élève au LEPA de Rochefort-Montagne lorsqu'il a clairement annoncé la couleur : il élèverait des ferrandaies, et rien d'autre. C'était il y a quinze ans : « A cette époque, se souvient-il, on m'a carrément pris pour un fou. On m'a dit : "Mais vous ne tiendrez pas". Or,

Michel Gauthier : la ferrandaie, naturellement.



non seulement ça tient, mais, parmi ceux qui se moquaient alors de moi, certains, aujourd'hui, viennent m'acheter des bêtes ».

Chaque chose en son temps. Après avoir démarré avec d'autres races, Gérard Prugne a constitué, à Laqueuille, un cheptel homogène d'une soixantaine de vaches (une trentaine de laitières, et autant de jeunes). Il n'ira pas plus haut.

Plutôt que d'agrandir le troupeau, il va entamer une sélection qui devrait lui permettre d'améliorer des rendements déjà très satisfaisants : 3.500 à 4.000 litres par vache et par an, « en complétant trois fois moins qu'avec des holstein », et avec des charges annexes réduites : « Un vétérinaire m'a dit que s'il n'y avait que des ferrandaies, il n'aurait plus qu'à plier boutique ».

Deux avantages majeurs auxquels s'ajoutent ceux mentionnés plus haut : un nombre élevé de lactations,

décolant d'une longévité moyenne exceptionnelle.

UNE LOGISTIQUE INSUFFISANTE

Du coup, la conviction de Gérard Prugne est faite : « Si elle avait bénéficié des mêmes efforts de sélection, la ferrandaie serait au niveau de la montbéliarde ».

Or, la sélection, c'est justement le problème. « Pour tout document de référence, nous disposons d'un recensement effectué par un ingénieur de l'Institut technique de l'élevage, d'ailleurs chargé de l'ensemble des races rustiques », souligne Michel Gauthier, qui préside l'association pour la sauvegarde de la ferrandaie, fondée, en 1978, par Paul Theillot.

Soyons juste : il y a bien eu les MAE (mesures agro-environnementales), qui ont fortement contribué à la reconstitution de troupeaux de race pure. Malheureusement, et selon toute vraisemblance, la durée de vie des MAE n'excèdera pas cinq ans, « une période trop courte, pour conduire une véritable politique génétique », regrette Michel Gauthier.

D'autres programmes viendront-ils prendre le relais ? Ce n'est pas impossible car, comme le souligne Hervé de Puytaurac, « les conditions économiques qui ont entraîné le déclin de la ferrandaie sont révolues ». Dans un contexte fondamentalement différent, les races rustiques ont cessé de n'être que des pièces de musée, pour représenter des alternatives crédibles. Surtout lorsqu'elles sont arrimées à un produit, ce qui n'est pas encore le cas de la ferrandaie, mais pourrait bien le devenir. Les bonnes volontés ne manquent pas, les pistes non plus. Encore faudrait-il avoir la possibilité (financière) de les explorer.

Gérard Prugne : 130.000 litres de lait... et des coûts intermédiaires réduits, avec un troupeau de ferrandaies.

